

NOTRE-DAME DANS L'ANNÉE LITURGIQUE

Le rôle essentiel du cycle liturgique, tel que l'Église l'a constitué, est de nous faire revivre, chaque année, l'œuvre de notre rédemption selon les phases successives de son développement, depuis la venue du Verbe en ce monde jusqu'à l'effusion de l'Esprit-Saint le jour de la Pentecôte. Il est vrai que, dans le cours de l'année liturgique, l'Église célèbre non seulement les mystères de Jésus-Christ, mais aussi les fêtes des saints qui sont au ciel. Toutefois, ne nous y trompons pas, celui que l'Église célèbre dans les saints, c'est encore le Christ lui-même, le Christ auteur et modèle de toute sainteté. La liturgie de la Toussaint ne se déroule-t-elle pas autour de l'Agneau immolé, mais vainqueur par la vertu de son sang, et siégeant au plus haut des cieux dans la plénitude de sa gloire ? D'ailleurs, nous honorons les saints, non seulement parce qu'en chacun d'eux resplendit, à des degrés divers, la vertu du Christ dont ils furent de fidèles imitateurs, mais aussi parce que tous participèrent, selon leur vocation personnelle, à l'œuvre de notre salut. Si quelques-uns d'entre eux, comme saint Jean-Baptiste et les Apôtres, ont eu le privilège de coopérer directement avec Jésus lui-même durant sa mission terrestre, tous les autres n'ont fait que poursuivre, au cours des siècles, l'œuvre inaugurée par le Christ en se dévouant à l'édification de l'Église et en préparant l'avènement définitif de son règne. Or le culte rendu aux saints est d'autant plus élevé que leur coopération à l'œuvre du Sauveur fut ici-bas, et demeure au ciel, plus intime et plus profonde. Dans ces conditions il est facile d'imaginer la place exceptionnelle qui, dans l'année liturgique, revient à la Mère du Rédempteur, la

Vierge Marie. « Parmi les saints du ciel, déclare Pie XII, la Vierge Marie, Mère de Dieu, est l'objet d'un culte plus relevé. Sa vie, en effet, de par la mission qu'elle a reçue de Dieu, est étroitement liée aux mystères du Christ, et personne assurément n'a suivi de plus près et plus effectivement qu'elle les traces du Verbe incarné; personne ne jouit d'une plus grande faveur et d'une plus grande puissance qu'elle auprès du très sacré Cœur du Fils de Dieu et, par lui, auprès du Père céleste¹. »

Puisque le culte de la Vierge Mère se présente à nous, on peut le dire, comme le complément indispensable du culte rendu à son Fils, il n'est pas surprenant que, dans les premiers siècles, l'Église romaine n'ait pas cru devoir célébrer Notre-Dame autrement que dans sa participation aux mystères du Christ. « La figure de Marie, a-t-on justement observé, ne se présentait pas au regard des fidèles de ce temps sous le même aspect que celle des autres saints. Le point culminant de leur vie, qui provoquait la pieuse vénération des fidèles, leur martyre, attirait l'attention avant leur union au Christ; chaque saint constituait une individualité à part, orientée sans doute vers le Christ, mais n'évoquant qu'au second plan la pensée du Christ : il était donc tout naturel qu'on leur vouât un culte spécial. Marie, au contraire, n'avait de sens qu'auprès de Jésus. Dans la conception, dans la visitation, dans l'enfantement, avec les bergers, avec les mages, avec Siméon, au temple, à Nazareth, à Cana, et près de la croix, partout, dans l'Évangile, elle est inséparablement unie à Jésus... ses mystères, ce sont les mystères de Jésus, et sa gloire, c'est le rejaillissement de la gloire de Jésus. On honorait la Mère en même temps que le Fils². » Jamais donc on ne doit oublier que le culte essentiel de la Vierge doit être ramené à Jésus-Christ³.

Voilà pourquoi, dans la première partie de cet article, qui est à nos yeux la plus importante, nous insisterons sur la célébration de la Mère du Christ, en tant qu'elle participe aux mystères de notre salut, tandis que, dans la seconde partie, nous considérerons la Vierge Marie selon que l'Église la propose à notre culte dans les fêtes qu'elle lui a spécialement consacrées.

1. Encyclique *Mediator Dei*.

2. NEUBERT, *Marie dans l'Église anténicéenne*, 1908, pp. 257-258.

3. Dom Lambert BEAUDUIN, *Mater Dei*, dans *Questions liturgiques et paroissiales*, 1922, t. VI, p. 243.

I

LA VIERGE MARIE CÉLÉBRÉE DANS LES MYSTÈRES DE NOTRE SALUT

Noël, véritable fête de la Vierge Mère

Si chacune des nombreuses fêtes de Notre-Dame qui se succèdent au cours de l'année liturgique nous apporte sa lumière et sa joie, n'est-il pas vrai que, parmi ces fêtes, les plus fécondes en même temps que les plus douces à notre piété filiale sont celles où la Vierge Mère et son divin Fils nous apparaissent inséparablement unis dans la réalisation d'un même mystère et comme enveloppés par l'Église dans une même louange? Or, à cet égard, la fête du 25 décembre présente un intérêt exceptionnel, car jamais la Mère de Dieu ne se trouve plus étroitement liée à son Fils dans l'œuvre de notre salut qu'en ce « jour très saint », où, selon une de ces admirables formules dont elle a le secret et qui remonte à la plus haute antiquité, l'Église déclare expressément qu'elle célèbre l'inviolable virginité de la bienheureuse Marie donnant au monde son Sauveur : *Diem sacratissimum celebrantes quo beatæ Mariæ virginitas huic mundo edidit Salvatorem*⁴.

Noël, qui est la plus ancienne fête de l'Église romaine honorant la Vierge Marie comme la Mère de Dieu, la Θεοτόκος, demeure encore aujourd'hui la fête par excellence de la maternité divine⁵. En donnant naissance au Fils de Dieu selon la chair, la Vierge Marie, déclare Bossuet, se trouva, par Dieu lui-même, « associée en quelque façon à sa génération éternelle⁶ ». Et, découvrant dans la naissance virginale du Sauveur comme un reflet de sa génération divine, Bossuet va jusqu'à dire que « Dieu a coulé dans le sein de la Vierge quelque chose de cet amour qu'il a pour son Fils⁷ ». De fait, on serait tenté

4. *Communicantes* du canon de la messe. Cette mention de la Sainte Vierge dans le *Communicantes* remonte, peut-être, jusqu'à la fin du V^e siècle.

5. Les fêtes mariales, la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité, n'apparaissent pas à Rome avant la fin du VII^e siècle. Sur les origines du culte de la Sainte Vierge à Rome on peut consulter DOM CAPELLE, *La liturgie mariale en Occident*, dans l'encyclopédie *Maria*, t. I, p. 215, ainsi que DOM BRUYLANTS, *Les origines du culte de la Sainte Vierge à Rome*, dans *Questions liturgiques et paroissiales*, 1938, pp. 200 et 271.

6. Premier sermon pour la fête du Rosaire, éd. Lebarq, t. I, p. 86.

7. Allocution pour la veille de la fête de l'Assomption, éd. Lebarq, t. I, p. 65.

d'appliquer à la naissance selon la chair du Fils de Marie certains textes liturgiques de Noël qui visent directement la naissance du Fils de Dieu *in sinu Patris*⁸.

Sans doute, la liturgie de Noël concentre notre attention sur la personne du Christ, dont l'Église célèbre la naissance, mais non sans que rejaillisse sur la Vierge qui le mit au monde le plus pur éclat de sa divine lumière. Comme il convient, le lieu choisi pour solenniser la Nativité du Sauveur est le plus majestueux sanctuaire que la ville de Rome ait érigé en l'honneur de la Mère de Dieu, cette insigne basilique de Sainte-Marie-Majeure⁹ où se déroulait jadis, présidée par le pape, la plus grande partie de l'office de Noël, et où se célèbrent encore aujourd'hui, comme en témoigne notre missel, les deux messes stationales de la nuit et du jour¹⁰. Dans la première messe de Noël, dont l'évangile rapporté la naissance du *primogenitus* de la Vierge Mère, et dans la seconde, celle de l'aurore, où nous nous joignons aux bergers de Bethléem adorant le Sauveur, la Mère du Christ se trouve naturellement au premier plan du mystère pour partager les hommages que nous rendons à son Fils. Quant à l'office de la nuit, dont il est inutile de souligner ici la splendeur, l'Église ne se contente pas d'y célébrer la gloire du Verbe fait chair, mais, en d'admirables répons, elle chante, avec non moins de délicatesse que de lyrisme, les louanges de la maternité divine s'unissant à la virginité¹¹. D'ailleurs on ne saurait trop remarquer la manière dont l'Église, en sa louange, sait conserver à la physionomie de Notre-Dame sa fraîcheur juvénile et son ingénuité¹². Rien de compassé ni de guindé en cet office de Noël où tout est vivant, alerte et joyeux. N'est-elle pas ravissante cette antienne de laudes dont la mélodie grégorienne fait si joliment ressortir l'exquise suavité : « La jeune Mère a engendré le Roi

8. Cf. notre petit livre *Le mystère de Noël*, Montréal, 1951, p. 51.

9. Fondée par le pape Libère et reconstruite par Sixte III, peu après le Concile d'Éphèse (431), la basilique de Sainte-Marie-Majeure fut dédiée à Marie, Mère de Dieu, et reçut le nom de *basilica Sanctae Mariae*. C'est, non pas le plus ancien, mais, du moins, le plus vaste et le plus somptueux sanctuaire de Rome dédié à la Vierge Mère.

10. Primitivement la messe du jour, la plus ancienne des trois, se célébrait à Saint-Pierre. Au XII^e siècle, elle fut transférée à Sainte-Marie-Majeure « propter parvitatem diei et difficultatem viae », dit l'*Ordo Romanus XI*, 17 (P. L., 78, 1039).

11. Quatre répons sur huit, les quatrième, cinquième, sixième, septième, sont consacrés à la Vierge Mère. Le plus beau de tous est le *Sancta et immaculata Virginitas*, que l'on trouve aujourd'hui au commun de la Sainte Vierge. Le processionnal monastique a conservé le célèbre répons *Descendit*, selon l'ancien texte.

12. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que l'hymne de laudes *A solis ortus cardine*, œuvre du poète Sedulius.

dont le nom est éternel; aux joies de la maternité elle unit l'honneur de la virginité : de semblable, avant elle, on ne vit jamais, et jamais on n'en reverra, alleluia¹³ » ?

Estimant, sans doute, n'avoir pas encore suffisamment rendu à Notre-Dame, le jour de Noël, les honneurs que lui mérite sa virginale maternité, l'Église romaine tint de bonne heure à ce que le jour octave de cette fête lui fût plus spécialement réservé¹⁴. Officiellement, il est vrai, l'Église célèbre, le huitième jour après Noël, la Circoncision du Seigneur. Pourtant ce mystère n'occupe beaucoup de place ni dans l'office ni dans la messe du 1^{er} janvier¹⁵. La fête de ce jour, a-t-on pu dire, n'est en définitive qu'« une sorte de renouvellement de la solennité de Noël, avec une préoccupation spéciale de la Vierge Mère¹⁶ ». Rien de plus exact. D'abord la station se trouve aujourd'hui fixée, comme l'indique notre missel, à Sainte-Marie-du-Transtévère, un des plus anciens sanctuaires de Rome placés sous le patronage de la Mère de Dieu. De plus, non seulement les vêpres du jour, en de remarquables antiennes empruntées à la liturgie grecque et d'une saveur toute biblique, glorifient la fécondité de la Vierge qui, sans le concours de l'homme, enfanta le Sauveur du monde, mais la plupart des répons de l'office nocturne — cinq sur huit — chantent l'ineffable mystère de la maternité divine. Si les chants de la messe sont presque tous les mêmes que ceux de la messe du jour de Noël, du moins les oraisons diffèrent et la collecte demande à Dieu que, de plus en plus, se fasse sentir en notre faveur l'intercession de la Vierge féconde qui nous mérita de recevoir l'Auteur de la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ut ipsam pro nobis intercedere sentiamus, per quam meruimus Auctorem vitae suscipere*¹⁷.

La fête de Noël célèbre le Fils de Dieu naissant en ce monde comme notre Sauveur, le Sauveur promis et attendu depuis des siècles. La joyeuse nouvelle que les anges s'empressent de faire connaître aux bergers de Bethléem, c'est précisément que leur

13. Deuxième antienne de laudes.

14. Cf. Dom BOTTE, *La première fête mariale de la liturgie romaine*, dans *Ephemerides liturgicae*, 1933 (pp. 425-430) et 1935 (pp. 261-264). Selon l'auteur de l'article, avant de fêter le jour octave de Noël, on célébrait à Rome, le 1^{er} janvier, une messe en l'honneur de la Vierge Marie. Cette première fête « mariale » aurait été supplantée dans la suite par la fête du 15 août.

15. La messe du 1^{er} janvier ne contient pas d'autre allusion à la Circoncision que le récit très court qu'en fait l'évangile. Dans l'office, ne se rapportent à ce mystère que les leçons du premier nocturne et l'homélie de saint Ambroise sur l'évangile.

16. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 1898, p. 262.

17. La postcommunion de la messe mentionne également l'intercession de la Sainte Vierge.

Sauveur vient de naître : *Quia natus est vobis Salvator qui est Christus Dominus*¹⁸. Reprenant à son compte les paroles de saint Léon, l'Église ne manque pas de saluer la fête de Noël comme le jour de notre rédemption : *Hodie illuxit nobis dies redemptionis novae, reparationis antiquae*¹⁹. En plus d'une formule liturgique, l'Église, qui ne perd jamais de vue l'unité de l'œuvre rédemptrice, s'exprime comme si, par sa seule naissance, le Sauveur avait déjà sauvé le monde. Aussi est-il tout à fait normal que, dans la liturgie de Noël, la Vierge Marie nous soit présentée avec insistance comme la *Mère du Sauveur*. « Voici que pour nous, est-il dit dans une antienne du 1^{er} janvier, Marie engendra le Sauveur, celui que Jean, aussitôt qu'il le vit, désigna en s'écriant : Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte les péchés du monde, alleluia!²⁰ » S'inspirant de la même idée, et voulant nous faire entendre que, le jour même de Noël, Notre-Dame nous avait donné l'Hostie du salut, les artistes théologiens du Moyen-Age représentaient volontiers l'enfant Jésus couché, non pas dans une crèche, mais sur un autel, tandis que la Vierge sa Mère est étendue auprès de lui²¹.

La Vierge Mère dans la liturgie de l'Avent

Étant donné le rôle que joue la Mère de Dieu dans le mystère de Noël, l'Église se devait de lui réserver une place d'honneur dans la liturgie de l'Avent²². Par cela même qu'il constitue une véritable introduction au cycle liturgique, l'Avent nous dispose à célébrer avec fruit les grandes solennités qui se succèdent au cours de l'année chrétienne et donc, en tout premier lieu, la fête de Noël. Dans la liturgie de l'Avent, la Vierge Marie figure toujours inséparablement unie à notre Sauveur. On peut même dire qu'elle est, à plus d'un titre, comme la personnification de l'Avent. Il nous est difficile d'imaginer ce que fut l'attente de Notre-Dame, surtout une fois qu'elle eut conçu en ses entrailles le Fils qu'elle devait donner au monde pour en être le Sauveur. Qui donc, parmi les créatures, a jamais attendu, désiré et préparé l'avènement du Rédempteur comme la Mère du Ré-

18. Luc, 2, 11.

19. Matines de Noël, deuxième répons. Cf. saint Léon, serm. 22, 1 (P. L., 54, 193).

20. Cinquième antienne de vêpres et de laudes de la fête de la Circumcision.

21. Cf. Emile MALE, *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, p. 221.

22. Cf. notre article *Notre-Dame dans la liturgie de l'Avent* (*La Vie Spirituelle*, décembre 1926, p. 286).

dempteur? Qui donc est aujourd'hui plus qualifié que Notre-Dame pour nous introduire dans le mystère de Noël?

D'un bout à l'autre de l'Avent, qui s'ouvre à Rome dans le sanctuaire marial de Sainte-Marie-Majeure, l'Église nous place très spécialement sous l'influence de la Vierge Mère. A la fin de chaque heure canonique, nous l'invoquons comme « la vénérable Mère du Rédempteur », *Alma Redemptoris Mater*, et nous la supplions d'aider au relèvement de son peuple : *Succurre cadenti surgere qui curat populo*. Nombreuses sont les pièces liturgiques, antiennes et répons, que l'Église adresse à la Vierge Marie, depuis le début de l'Avent jusqu'à Noël²³. Il en est qui font ressortir, avec beaucoup de grâce et de fraîcheur, son attitude dans la scène de l'annonciation, scène d'une importance capitale puisque c'est précisément en vertu de sa libre adhésion au message angélique, et de la conception virginale qui en fut la suite, que la nouvelle Ève commande, en quelque sorte, tout le mystère de notre rédemption et en domine les plus lointaines conséquences.

Comme les Églises d'Espagne et d'Italie, l'Église romaine ne pouvait manquer, avant Noël, d'évoquer le mystère de la conception virginale. Elle le fait précisément, de manière très délicate et très simple, le mercredi des Quatre-Temps de décembre, en la férie, populaire jadis, du *Missus est*²⁴. Tandis que, dans l'épître de ce jour, nous entendons le fameux oracle d'Isaïe annonçant qu'une Vierge concevra et enfantera²⁵, nous assistons, avec la lecture de l'évangile, à la réalisation de cette prophétie²⁶. En cette circonstance qui pour nous fut décisive, il apparaît clairement que Notre-Dame, à cause de sa parfaite virginité et de sa

23. C'est surtout dans l'office de l'Avent que l'Église fait mémoire de Notre-Dame. Vingt-cinq pièces environ lui sont consacrées, ou du moins la nomment expressément. Quelques-unes de ces pièces sont chantées plusieurs fois, notamment au cours de la première et de la troisième semaine. Pendant la première semaine le rôle de Notre-Dame dans l'incarnation est mentionné jusqu'à quatorze fois. « On devine par ce simple détail, écrit Dom GAJARD, le caractère marial de la dévotion de l'Église durant ces jours d'attente, tout orientés vers le Messie qui vient. » *Maria*, t. II, p. 354.

24. Cette férie est ainsi appelée à cause des premiers mots de l'évangile de la messe. Certains pays comme l'Allemagne, la Hollande, la Flandre, ont conservé l'usage de célébrer, le mercredi des Quatre-Temps, une messe portant le nom de « Messe d'or », à cause de l'efficacité particulière qu'on lui attribue. Cette messe est tout simplement la messe de l'Annonciation célébrée selon le rite festif. Sur la « Messe d'or » on trouve d'intéressants détails dans un article de Dom BERLIÈRE. Cf. *Questions liturgiques et paroissiales*, 1920, p. 210.

25. Is., 7, 14-15. Cf. Matt., 1, 23.

26. Lc, 1, 26-38.

beauté sans tache, était la seule créature capable d'attirer ici-bas le Fils de Dieu et de le donner au monde. Voilà pourquoi la liturgie de l'Avent et de Noël met si vivement en lumière la virginité de Notre-Dame et nous la présente comme la condition essentielle de sa divine fécondité.

Aussitôt après avoir célébré la conception virginale, le vendredi de cette même semaine de décembre, l'Église fait modestement mémoire de la scène très mystérieuse et très importante elle aussi, de la visitation²⁷. A peine, en effet, eut-elle conçu par l'opération du Saint-Esprit le Sauveur du monde que, fortement pressée par la charité du Christ agissant en elle, la Vierge Mère accourut en hâte, *cum festinatione*, auprès de sa cousine Élisabeth, afin que Jésus pût se donner à Jean. Jésus vient à Jean porté par Marie, il n'agit sur Jean que par elle, il le sanctifie par elle. C'est en faisant sentir l'influence du germe déposé en son sein que Notre-Dame, la *salutifera Virgo* comme l'appelle saint Léon²⁸, donne au monde le premier gage de sa rédemption.

Ainsi rapprochées l'une de l'autre, dans leur vrai cadre qui est l'Avent, les deux scènes de l'annonciation et de la visitation reçoivent de la fête de Noël, à laquelle elles nous préparent, comme un surcroît de fraîcheur et de vie. Mais, de plus, grâce à cet heureux rapprochement, nous saisissons davantage le contraste qui existe entre deux scènes où se manifeste, sous son double aspect, l'attente de la Vierge Mère. En effet, tandis que l'annonciation fait surtout ressortir la réserve prudente de la nouvelle Ève, son inviolable virginité, son obéissance et sa simplicité, la visitation met en pleine lumière la sollicitude miséricordieuse de la Vierge Mère, son charitable empressement à nous donner le Christ et à s'employer elle-même à notre salut²⁹.

Dans l'œuvre rédemptrice, l'ANNONCIATION et la VISITATION ont une telle importance que l'Église a voulu qu'en dehors de l'Avent une fête spéciale solennisât chacun de ces mystères. On ne saurait s'en plaindre. La conception virginale se célèbre le 25 mars avec un éclat que ne comportait guère la tonalité liturgique de l'Avent³⁰. Ce n'est pas, il est vrai, sans inconvénient, car le voisinage de Pâques nous oblige le plus souvent à fêter l'Annon-

27. En cette férie on lit à la messe l'évangile de la visitation (Lc, 1, 39-47). L'épître tirée d'Isaïe (11, 1-5) fait allusion à la tige de Jessé dont sortira le Fils de Marie. A l'office de matines, saint Ambroise commente, avec le charme qui lui est propre, l'évangile de la messe.

28. Huitième sermon pour la Nativité du Seigneur, n. 2.

29. Cf. notre brochure *L'Angelus et la piété chrétienne*, p. 31.

30. L'Annonciation fut admise à Rome vers la fin du VII^e siècle. C'est indivisiblement une fête du Seigneur et de sa Mère. Nombreux sont les textes de l'office, lectures, antiennes et répons, déjà employés au temps de l'Avent ou de Noël.

ciation dans les derniers jours du Carême, quand elle ne doit pas être transférée dans la semaine de *Quasimodo*. Mais le choix de cette date a du moins le réel avantage de nous rappeler la part que la Vierge Marie prit au mystère pascal, c'est-à-dire à la Passion et à la Résurrection du Christ, en devenant par obéissance la Mère du Sauveur³¹. Quant à la Visitation de Notre-Dame, elle méritait bien, elle aussi, d'être l'objet d'une solennité spéciale, en dehors de la modeste mémoire de l'Avent, mais il est tout de même assez regrettable que la célébration de ce mystère ait été fixée le 2 juillet, juste après la nativité de saint Jean-Baptiste, qu'elle aurait dû précéder et préparer³².

La Vierge Mère dans la célébration des mystères de l'enfance

Après la fête de Noël, tandis que l'Église nous fait revivre les mystères de l'enfance, la Vierge Marie demeure toujours inséparable du Sauveur. Le jour de l'Épiphanie, notamment, nous pouvons entrevoir la Mère partageant déjà la royauté du Fils qui repose sur ses genoux comme sur un trône de gloire. Un petit mot de l'évangile, que relèvent plusieurs répons de l'office, nous laisse pressentir la part qui revient à Notre-Dame dans le mystère de l'adoration des mages. « Ceux-ci, nous dit le texte sacré, en entrant dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie, sa Mère, et se prosternant ils l'adorèrent³³. » Il est manifeste, qu'en adorant le Fils de Marie, comme leur Souverain Seigneur, les mages, qui, en la circonstance, représentaient l'universalité des peuples, reconnurent du même coup l'éminente dignité de la Vierge sa Mère.

A peine avons-nous pu célébrer la Vierge Marie, le jour de Noël, en la joie de sa divine maternité, que nous devons la suivre fuyant en Égypte, sous la protection de saint Joseph, pour soustraire le Sauveur à la colère d'Hérode³⁴. Puis, le dimanche dans l'octave de Noël, nous entendons le vieillard Siméon prédire à la Mère de Jésus que son enfant serait pour un grand nombre un signe de contradiction et qu'elle-même serait en son âme

31. La postcommunion de la messe de l'Annonciation demande précisément que « par la Passion et par la Croix nous soyons conduits à la gloire de la Résurrection ».

32. Célébrée d'abord par les franciscains au temps de saint Bonaventure, la fête de la Visitation ne prit place au calendrier de l'Église romaine qu'en 1389 sous le pontificat de Boniface IX. On a reproduit, *mutatis mutandis*, l'office et la messe du 8 septembre. Pie IX, à son retour de Gaète en 1849, éleva la fête au rite double de seconde classe.

33. Matt., 2, 11.

34. Évangile de la fête des saints Innocents.

transpercée par un glaive de douleur. Le dimanche suivant, l'évangile de la messe nous fait assister aux démarches inquiètes de la Vierge Mère cherchant son Fils et le retrouvant dans le temple de Jérusalem, assis au milieu des docteurs. En ces diverses circonstances, notre attention se porte d'abord, et tout naturellement, sur la personne du Seigneur, mais toujours pour le trouver auprès de sa Mère, dont il demeure l'enfant humblement soumis, comme en témoigne expressément l'Évangile.

La Vierge Marie et la Présentation de Jésus au temple

Noël mis à part, en aucun autre mystère, la Vierge Mère ne semble plus inséparablement unie à son Fils, qu'en celui de la Présentation de Jésus au temple. La fête du 2 février doit son nom populaire de Chandeleur à la bénédiction des cierges et à la procession qui précèdent habituellement la messe du jour³⁵. Dans nos calendriers et livres liturgiques, l'usage a prévalu d'appeler cette fête la *Purification de la bienheureuse Vierge Marie*. Mais, à vrai dire, ce n'est pas la purification légale à laquelle s'est humblement soumise la Mère du Sauveur, le quarantième jour après la naissance de son Fils, qui doit être considérée comme l'objet véritable de la fête. En effet, saint Luc, dans le passage de l'Évangile qui se lit à la messe, souligne que le but principal de la démarche accomplie par Notre-Dame et saint Joseph, en se rendant au temple de Jérusalem, était d'offrir leur nouveau-né à Dieu son Père : *et tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino*. D'ailleurs l'objet de la fête est nettement précisé dans cette antienne de *Magnificat*, où l'Église s'exprime ainsi : « Aujourd'hui, la bienheureuse Vierge Marie présenta l'enfant Jésus dans le temple, tandis que, rempli de l'Esprit-Saint, Siméon le reçut dans ses bras et bénit Dieu à jamais³⁶. »

35. Cette fête existait à Jérusalem dès le IV^e siècle. Au témoignage d'Ætheria, on la célébrait le quarantième jour après l'Épiphanie « cum summa laetitia ac si per pascha » (cf. *Journal de voyage*, trad. Hélène PÉTRÉ, p. 207). A Rome, elle fut admise, comme l'Assomption, à la fin du VII^e siècle. Elle figure dans la liste des évangiles de Wurzburg, mais comme une fête d'institution récente, et n'y porte encore aucun titre.

Quant à la procession son origine demeure incertaine. Il est fort possible qu'elle ait été instituée pour remplacer quelque coutume païenne et qu'elle ait eu primitivement, comme la procession du 25 avril, un caractère pénitentiel. En tout cas, chaque fois que le dimanche de la Septuagésime tombe le 2 février, la bénédiction des cierges et la procession se font le dimanche, tandis que la célébration de la fête est remise au lendemain.

36. Antienne de *Magnificat* des deuxièmes vêpres.

Il serait par conséquent beaucoup plus exact d'intituler notre fête du 2 février « la Présentation de Notre-Seigneur au temple ».

A ne considérer que la liturgie de la messe, la fête du 2 février est bien avant tout une fête du Seigneur. Tandis que l'épître, empruntée à Malachie, prophétise l'avènement en son temple du Dominateur longtemps désiré, saint Luc, dans l'évangile, nous décrit la scène mystérieuse qui réalisa cette prophétie. L'introït et le graduel célèbrent la venue du Sauveur en son temple comme le gage précieux de la miséricorde divine. Enfin la préface est celle de la Nativité et, des trois oraisons de la messe, seule la postcommunion mentionne la Sainte Vierge.

Ainsi, comme Noël, dont elle n'est qu'une dépendance, la fête du 2 février est une fête du Seigneur, mais, comme Noël, c'est une fête du Seigneur où le rôle principal revient à sa Mère. Le jour de Noël, l'Église glorifie la Vierge donnant au monde son Sauveur; le jour de la Présentation, elle célèbre la Vierge Mère offrant publiquement, et comme liturgiquement, le Sauveur à son Père. Sans doute, dès le premier instant de son incarnation, le Christ s'était lui-même présenté à Dieu comme l'Hostie de notre salut³⁷, mais il fallait encore qu'il fût donné par sa propre Mère. Il lui appartenait. Notre-Dame ne l'avait-elle pas engendré de sa chair et de son sang? N'était-il pas le fruit de sa sainteté, de sa virginité, de son humilité, de son obéissance³⁸?

Mais, en offrant à Dieu son Fils, son unique Fils, la Vierge s'offrait elle-même, puisque jamais une mère et son fils ne furent unis ici-bas comme le furent la Mère de Dieu et le Fils de Dieu. La Vierge Marie n'existait et ne vivait que pour Jésus. En offrant dans le temple l'Agneau qui portait sur lui le péché du monde, Notre-Dame ne s'engageait-elle pas à participer elle-même à son immolation future? D'ailleurs le vieillard Siméon qui, en la circonstance, reçut des mains de la Vierge sa précieuse offrande, comme pour en prendre possession au nom de Dieu et de son peuple, ne manqua pas de lui prédire le coup douloureux qui la frapperait au cœur.

En offrant le Christ, non seulement la Mère de Jésus se donne elle-même à Dieu, mais, nous aussi, elle nous offre en lui et par lui, car ce Fils qu'elle présente à Dieu, la Vierge Marie le pré-

37. Cf. Hebr., 10, 5-8.

38. La célèbre antienne *Adorna*, traduction d'un tropaire byzantin qui se chante durant la procession, nous invite à accueillir avec amour Marie portant dans ses bras le Roi de gloire que Siméon proclama le maître de la vie et de la mort, le Sauveur du monde. Malheureusement le texte latin de cette pièce est défectueux et difficile à comprendre. Cf. SALAVILLE, *Marie dans la liturgie byzantine* (*Maria*, I, 258).

sente comme son « premier-né », le premier-né de cette multitude de frères qui, par la mort de son Fils unique, deviendront bientôt ses propres fils. Voilà comment nous-mêmes, en la personne du Christ, nous avons été portés au temple et contenus d'avance dans l'offrande accomplie par la Vierge. Le mystère de la Présentation de Jésus est donc un mystère qui, tous et chacun, nous touche de très près. C'est précisément le mystère que l'Église nous invite à revivre en la fête du 2 février, dont l'importance liturgique ne semble plus assez comprise de nos jours. Écoutons plutôt ce que demande la collecte de la messe : « Dieu tout-puissant et éternel, nous en supplions humblement ta Majesté, de même qu'en ce jour, ton Fils unique te fut présenté dans le temple revêtu de notre chair, fais que nous aussi nous te soyons présentés, le cœur purifié. »

La Vierge Marie
dans la célébration des mystères de la vie publique

Si, depuis le 2 février jusqu'au vendredi saint, la Vierge Mère n'apparaît plus aux côtés de son Fils, c'est tout simplement parce que sa coopération active et directe à l'œuvre rédemptrice se trouve comme suspendue durant le cours de la vie publique. L'Église, en sa liturgie, ne peut que suivre les données de l'Évangile. Or il y a seulement deux circonstances où l'Évangile nous montre la Mère de Jésus auprès de son Fils. Mais elles sont, l'une et l'autre, d'une importance exceptionnelle, puisque la première, le miracle de Cana, inaugure le ministère du Sauveur, tandis que la seconde, qui se place au pied de la croix, en marque l'achèvement suprême.

L'évangile, qui se lit à la messe du deuxième dimanche après l'Épiphanie, nous représente le rôle que joua, aux noces de Cana, la Mère de Jésus³⁹. Quoi qu'il en soit des explications aussi divergentes que nombreuses qui furent données de cet épisode mystérieux, il est certain que le miracle de Cana met singulièrement en relief la part qui revient à l'intercession de la Vierge Mère dans l'œuvre de notre rédemption. Sans doute, à Cana, Jésus manifesta pour la première fois sa gloire, mais il voulut aussi que le miracle, accompli sur l'initiative de sa Mère, manifestât également la toute-puissante intervention de celle-ci. Le miracle est d'autant plus significatif, que l'Église voit elle-même dans le breuvage de Cana le symbole du vin précieux que le

39. Du miracle de Cana, il avait été déjà fait mémoire le jour de l'Épiphanie dans les hymnes et en plusieurs antiennes de la fête.

Sauveur devait répandre au Calvaire pour le salut du monde⁴⁰. Aussi n'est-il pas exagéré de considérer le miracle de Cana comme une véritable « Épiphanie » de Notre-Dame.

La Vierge Marie ne s'efface durant la vie publique du Sauveur⁴¹ que pour reparaître le vendredi saint auprès de son Fils qui achève sa mission en versant sur la croix le sang que préfigurait le vin miraculeux de Cana. C'est aussi l'heure suprême où le Christ, nouvel Adam, confie à Marie, nouvelle Ève, en la personne de saint Jean qui nous représente, tous ceux dont elle devient, par la mort du Rédempteur, la propre Mère. L'Église, dans la liturgie du vendredi saint n'a pas cru devoir insister sur une scène dont le récit de la Passion fait ressortir en sa sobriété, et mieux que tout commentaire, l'émouvante gravité.

Cependant, si légitime que fût la réserve de l'Église, elle ne pouvait satisfaire à la piété du grand nombre. Il n'est donc pas surprenant que, vers la fin du Moyen-Age, à la faveur d'un courant de piété plus affective et plus sensible que fit prévaloir l'influence de saint Bernard, on honorât, le vendredi de la Passion, les douleurs de la Vierge. Mais ce furent surtout les Servites fondés à Florence au XIII^e siècle qui propagèrent cette dévotion. Ils obtinrent même de fêter, le troisième dimanche de septembre, les Sept Douleurs de Notre-Dame, et cette solennité ayant été étendue par Pie VII à l'Église universelle, il en résulta « un dédoublement étrange et anormal de la fête des Sept-Douleurs⁴² ».

Ni la messe ni le double office des Sept-Douleurs ne présentent la tonalité toujours paisible et sereine des anciennes compositions liturgiques. Sans doute, prise en elle-même, la séquence *Stabat mater* respire une vraie tendresse envers la Vierge douloureuse,

40. Cf. l'antienne de communion du deuxième dimanche après l'Épiphanie. Ce texte liturgique convenait d'autant mieux que, dans l'antiquité, l'Eucharistie était distribuée aux fidèles sous les deux espèces, le pain et le vin.

41. Les trois synoptiques nous rapportent une circonstance où la Mère de Jésus, accompagnée de ses frères, vint à Capharnaüm pour chercher son Fils. C'est en cette circonstance que Jésus répondit : « Quelle est ma mère et quels sont mes frères ? » puis considérant tous ceux qui l'entouraient, pour écouter son enseignement, il ajouta : « Voici ma mère et voici mes frères. Car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère » (Mt., 12, 47-50). Cet épisode est rapporté dans l'évangile du mercredi des Quatre-Temps de Carême.

42. DOM CAPELLE, *op. cit.*, p. 230. — Le formulaire de la messe du vendredi de la Passion est identique, sauf la collecte, à celui de la fête de septembre. Mais les offices de ces deux jours sont différents; rien, ou presque, ne coïncide en dehors des leçons de saint Bernard au deuxième nocturne de matines. Depuis Pie X, la fête des Sept-Douleurs se célèbre non plus un dimanche, mais le 15 septembre.

et elle ne manque pas de lyrisme, quoique « ce lyrisme diffère profondément de tout ce que nous avaient transmis l'antiquité et le haut Moyen-Age⁴³ ». Mais pourquoi faut-il que certaines pièces de l'office, les hymnes notamment, donnent à la douleur de la Vierge une expression trop humaine et trop sentimentale⁴⁴ ? Pourquoi représenter la Mère du Christ dans une attitude de désolation et d'accablement qui ne répond guère à ce que nous laisse entrevoir le sobre et discret récit de l'Évangile ? « Il nous faut remarquer, dit saint François de Sales avec son habituel bon sens, que Nostre-Dame estoit debout au pied de la croix. En quoy certes ont grand tort ceux qui pensent qu'elle fut tellement outrée de douleur qu'elle en demeura pasmée; car, sans doute, cela n'est point, ains elle demeura ferme et constante, bien que son affliction fust la plus grande que jamais femme aye ressenti pour la mort de son enfant... Mais comme cet amour estoit selon l'esprit, conduit et gouverné par la rayson, il ne produisit point de mouvement desreglé en l'affliction qu'elle ressentit... Elle demeura donc, cette très glorieuse mère, ferme, constante et parfaitement soumise au bon playsir de Dieu, qui avoit décrété que Nostre-Seigneur mourrait pour le salut et rédemption des hommes⁴⁵. » D'ailleurs, si douloureusement ému que fût le cœur maternel de la Vierge devant le cruel supplice infligé à son Fils, comment aurait-elle pu oublier que le Christ ne versait son sang sur la croix que pour sauver le monde, et qu'il ne se livrait volontairement à la mort que pour vaincre la mort ?

Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, il n'est plus question de la Vierge Marie dans l'Évangile. Il n'en est pas question davantage dans cette partie de l'année liturgique que l'Église consacre aux mystères de notre salut. Le Christ s'est séparé de sa Mère en mourant sur la croix. Après sa résurrection, il n'est déjà plus de la terre. S'il apparaît à ses apôtres, c'est uniquement pour les affermir dans la foi et les entretenir du royaume de Dieu. Quant à la Vierge, elle ne retrouvera son Fils que le jour où elle-même le rejoindra dans la gloire du ciel. Ce qui ne l'em-

43. Dom CAPELLE, *op. cit.*, 241.

44. L'hymne de matines *Quot undis lacrymarum* ne parle que de larmes et de douloureux baisers :

*Sicque tota colliquescit
in doloris osculis.*

Combien différent le beau répons *Vadis propitiator*, jadis en usage dans la liturgie romaine et conservé dans le processionnal monastique, qui chante la Vierge Mère demeurant forte et vaillante devant l'abandon des apôtres, et s'efforçant de compenser par sa tendresse la défaillance des disciples.

45. *Sermon pour le vendredy saint*, édition d'Annecy, t. IX, 276-277.

pêchera pas de participer, comme nulle autre créature, à la joie de la résurrection. N'est-ce pas précisément ce que l'Église tient à nous rappeler lorsque, durant la Cinquantaine, elle adresse à la Reine du ciel, à la fin de chaque heure canonique, la gracieuse antienne *Regina cœli*, où elle lui demande de nous obtenir cette vraie joie pascalle qui s'épanouit dans la vie de l'éternité?

II

LA VIERGE MARIE

DANS LES FÊTES QUI LUI SONT SPÉCIALEMENT CONSACRÉES

Immaculée-Conception et Assomption

Lorsque l'Église célèbre la Vierge Marie, non plus dans les mystères du Sauveur lui-même, mais dans les fêtes qui lui sont spécialement consacrées, elle s'attache toujours à faire ressortir le lien étroit qui unit à son Fils la Mère du Rédempteur, et qui lui mérita ses plus insignes privilèges, tels que l'*Immaculée Conception*, qui marque le point de départ de sa glorieuse carrière ici-bas, et l'*Assomption*, qui en est le couronnement.

Pourquoi la Vierge Marie fut-elle, en prévision des mérites de la Croix (*ex morte ejusdem Filii tui praevisa*), préservée de la souillure originelle, sinon, comme le précise la collecte du 8 décembre, parce que Dieu voulait préparer à son Fils, par l'immaculée conception de sa Mère, un habitacle digne de le recevoir : *qui per immaculatam Virginis conceptionem dignum Filio tuo habitaculum praeparasti*? D'ailleurs, il ne suffisait pas pour cela que la Mère du Rédempteur fût entièrement soustraite à la puissance des ténèbres, il fallait encore qu'elle fût elle-même conçue pleine de grâce et rayonnante de sainteté. Or, c'est bien sous cet aspect positif et concret que l'évangile de la messe nous propose l'objet de la fête du 8 décembre⁴⁶. La courte péricope, qui comprend à peine trois versets du récit de saint Luc, s'achève à dessein sur la salutation que l'ange Gabriel adressa à la Vierge avant de lui annoncer le choix dont elle était l'objet de la part de Dieu : *Ave gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in*

46. Fixée au 8 décembre, c'est-à-dire neuf mois exactement avant la Nativité (8 septembre), l'Immaculée Conception se célèbre toujours au début de l'Avent, dont le développement se trouve quelque peu troublé par l'octave de la fête. C'est d'autant plus regrettable que cette période liturgique est très courte, et déjà remplie par elle-même du mystère de la Vierge Mère.

mulieribus. En la solennité du 8 décembre, l'Église ne considère pas seulement la Vierge selon que celle-ci fut exempte de la souillure originelle, mais elle la glorifie surtout à raison de la plénitude de grâce dont Dieu la combla, dès le premier instant de son existence, en prévision de sa future maternité. La fête du 8 décembre nous met en présence de la Mère du Sauveur déjà si rayonnante en sa conception de sa virgine beauté, qu'elle provoque de la part de l'Église ce cri d'admiration : *Tota pulchra es Maria et macula originalis non est in te*. « Tu es toute beauté, ô Marie, et la tache originelle n'est pas en toi⁴⁷. » Du reste, toute la liturgie de la fête se déroule autour de la Vierge contemplée dans sa plénitude de grâce et le rejaillissement de sa splendeur surnaturelle. L'Église, dans l'antienne d'offertoire, ne relève les dernières paroles de l'évangile que pour saluer, elle aussi, la Vierge immaculée et la proclamer à son tour : *gratia plena*.

Tous les chants de la messe du 8 décembre ne font, sous une forme ou sous une autre, que rendre grâces à Dieu du mystère que lui-même avait conçu, dès avant la création du monde, comme nous le rappelle le passage du livre des Proverbes, que l'Église n'hésite pas à mettre sur les lèvres de la Vierge immaculée⁴⁸. Mais, précisément, afin de remercier Dieu du chef-d'œuvre que, pour la gloire de son propre Fils, il réalisa en la personne de la Vierge, le mieux est d'abord, comme le fait l'Église dans l'introït *Gaudens gaudebo*, de nous unir à la louange de Notre-Dame proclamant elle-même sa reconnaissance et sa joie d'avoir reçu de son Créateur toute la beauté dont elle est revêtue :

Je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme exultera en mon Dieu,
Car il m'a revêtue d'un vêtement de salut, et il m'a enveloppée
d'un manteau de justice, telle une épouse parée de ses bijoux⁴⁹.

Sans doute, en ce beau texte d'Isaïe, nous entendons Jérusalem exprimer à Dieu sa gratitude pour la restauration dont elle sera l'objet au temps messianique. Mais ici l'Église ne s'approprie les paroles du prophète que pour les faire jaillir du cœur de Notre-Dame. En cette antienne, dont l'accent nous rappelle le *Magnificat*, la Vierge Marie chante sa joyeuse reconnaissance envers celui qui, dès sa conception, non seulement la préserva

47. Verset alléluïatique de la messe; première antienne de vêpres et de laudes.

48. Sur l'application liturgique de cette épître à la Sainte Vierge, cf. DOM CAPELLE, *Les épîtres sapientiales des fêtes de la Vierge*, dans *Questions liturgiques et paroissiales*, t. VII, 1946, p. 42.

49. Is., 61, 10.

de la tache originelle, mais la combla, comme aucune créature, des richesses de sa grâce.

Les autres textes liturgiques de la messe du 8 décembre, s'ils rendent directement hommage à Notre-Dame, n'en remontent pas moins jusqu'à Dieu, comme à l'auteur des merveilles réalisées en la mère de son Fils unique. C'est le cas du graduel, qui exalte la Vierge que « le Dieu Très-Haut a bénie plus que toutes les autres femmes de la terre »; c'est le cas de l'antienne de communion où, saluant une dernière fois la Vierge immaculée, l'Église lui adresse ces paroles :

Tu as été glorifiée, ô Marie,
car en toi le Tout-Puissant a réalisé de grandes choses⁵⁰.

Cette antienne résume toutes les louanges décernées à Notre-Dame au cours de la messe, et nous y retrouvons le versets du *Magnificat*, où la Vierge rend hommage à la toute-puissance divine de ce qu'elle a daigné accomplir en son humble servante.

La messe du 8 décembre étant en l'honneur de l'Immaculée Conception, il est logique que l'Église sollicite en notre faveur la grâce que nous réserve plus spécialement la célébration de cette fête. Or que peut-elle demander de préférence, par l'intercession de la Vierge sans tache, sinon la pureté de l'âme et du corps? C'est justement la grâce que sollicite chacune des oraisons de la messe et, notamment, cette collecte qui conclut chacune des heures de l'office :

O Dieu, qui, par la conception immaculée de la Vierge, préparas pour ton Fils une demeure digne de lui... fais qu'étant purs, nous aussi, nous soyons capables par son intercession de parvenir jusqu'à toi.

Célébrée, comme il convient, dans la reconnaissance et la joie, la fête de l'Immaculée Conception nous vaut de participer, en quelque sorte, au privilège insigne de la Mère du Christ, qui est aussi la nôtre, en obtenant une guérison plus complète du péché et des blessures qui en sont la suite⁵¹.

La plus grande des fêtes mariales, l'ASSOMPTION, célèbre la Vierge Marie selon qu'elle participe au triomphe de son propre Fils sur le péché et sur la mort⁵². Car tout n'est pas terminé

50. Ps. 6, 2; Lc, 1, 49.

51. Postcommunion.

52. La fête de l'Assomption a pris naissance en Orient où elle existait déjà au VI^e siècle, puisque l'empereur Maurice († 602) ordonna qu'elle fût solennellement célébrée le 15 août dans tout l'Empire. Ce

lorsque nous avons vu le Christ monter au ciel et y siéger à la droite de Dieu pour nous départir, en qualité de Pontife, les fruits de son propre sacrifice. Le cycle de notre rédemption ne doit être considéré comme définitivement résolu que le jour très glorieux, où il nous est donné de voir la nouvelle Ève rejoindre au ciel le nouvel Adam, et partager avec lui les honneurs d'une victoire dont elle fut l'instrument choisi de Dieu. Puisque, conformément à une disposition dont les Pères de l'Église ont fait valoir les sublimes convenances, l'ampleur de la réparation devait surpasser l'étendue du dommage causé par la chute, il fallait que le Christ et son Épouse, la Vierge Marie, fussent unis dans une même œuvre et dans un même triomphe, pour rendre la vie à tous ceux que la faute du premier couple avait entraînés dans la mort.

Après avoir célébré le triomphe du Christ notre Chef, au cours de la solennité pascale, c'est celui de la Vierge que l'Église célèbre, le 15 août, en cette fête d'autant plus glorieuse et d'autant plus chère à la piété chrétienne que l'assomption de la Mère n'est, en définitive, que le nécessaire complément de l'exaltation du Fils⁵³. Après la Pâque du Seigneur, il est juste que soit célébrée la Pâque de Notre-Dame. N'est-ce pas ce que faisait très vivement ressortir, dans l'ancienne messe du 15 août, le joyeux introït *Gaudeamus* qui nous invitait à célébrer la Vierge Marie en cette assomption dont les anges, remplis d'allégresse, glorifient le Fils de Dieu : *In cujus Assumptione gaudent angeli et collaudant Filium*⁵⁴. Bien des textes liturgiques nous montrent la Vierge s'élevant au-dessus des chœurs angéliques qui bénissent avec joie cette nouvelle victoire de leur propre Seigneur : *Assumpta est Maria in caelum, gaudent angeli laudantes benedicunt Dominum*⁵⁵. Comment le Fils de l'Homme siégerait-il

qui permet de croire que son institution remonte au moins jusqu'au début du VI^e siècle. Selon Dom CABROL, la fête aurait pris vraisemblablement naissance au tombeau de la Vierge à l'occasion des pèlerinages qui se faisaient en ce lieu (cf. art. *Assomption*, dans le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*). Elle fut introduite à Rome dans la première moitié du VII^e siècle, avant l'Annonciation et la Nativité. Sur le premier document où elle figure, la liste des évangiles de Wurzburg, elle porte le titre de *Natale*, ce qui prouve qu'elle était considérée comme la fête par excellence de la Mère de Dieu.

53. C'est ce que fait ressortir la belle antienne *Ascendit Christus* conservée dans le processionnal monastique.

54. Sur la nouvelle messe de l'Assomption nous renvoyons le lecteur aux remarques très pertinentes de Dom Lambert BEAUDUIN, présentées ici même, dans son article : *La nouvelle messe pour la fête de l'Assomption*, dans *La Maison-Dieu*, 25, 1951, p. 140.

55. Première antienne de vêpres, verset du deuxième nocturne de matines, etc.

au ciel dans la plénitude de sa gloire, s'il n'avait auprès de lui la Femme bénie entre toutes, qui, en qualité de Mère et d'Épouse, coopéra à l'avènement de son règne? C'est bien aussi le jour de l'Assomption que s'achève au ciel, entre le nouvel Adam et l'Ève nouvelle, l'union dont la magnificence avait été, depuis toujours, préparée par la Sagesse divine. Rien ne manque plus à la consommation des noces royales, une fois que la Vierge Marie montée au ciel règne avec le Christ, et à tout jamais, comme le chante cette antienne de *Magnificat* : *Hodie Maria Virgo caelos ascendit, gaudete quia cum Christo regnat in aeternum*⁵⁶. Car ce que l'Église célèbre précisément en la fête de l'Assomption, considérée dans toute son ampleur, c'est la gloire de la Vierge Mère prenant place à la droite de son Fils pour régner éternellement avec lui⁵⁷. De même que le Christ est devenu « Seigneur » le jour de son exaltation⁵⁸, la Vierge Marie, le jour de son assomption, devient vraiment « Notre-Dame », appellation infiniment douce sur des lèvres chrétiennes, puisqu'en la prononçant nous reconnaissons du même coup, avec une nuance de tendresse filiale, la dépendance où nous sommes ici-bas à l'égard de la Reine du ciel et de la terre.

L'entrée de Notre-Dame au ciel est l'entrée d'une reine dont l'avènement, longtemps attendu et désiré, suscite un frémissement d'enthousiasme et d'allégresse. Y a-t-il rien de plus exquis dans l'office de l'Assomption que l'antienne de *Benedictus*, où se trouve exprimé de façon si gracieuse le ravissement des élus dès qu'ils voient la Vierge Mère pénétrer dans le Paradis, « splendide comme l'aurore, avec la beauté de la lune, l'éclat du soleil et l'aspect redoutable d'une armée rangée en bataille »? Non moins suave, mais plus mélancolique peut-être, cette antienne de *Magnificat*, où, de leur côté, les habitants de la terre saluent avec regret le départ de la plus belle des créatures : « Vierge très prudente, où t'avances-tu, ainsi empourprée comme l'aurore? Fille de Sion, tu es toute grâce et suavité, belle comme la lune, brillante comme le soleil⁵⁹. »

En ce qui nous concerne, il est manifeste que le cycle des mystères rédempteurs ne s'achève proprement que le jour où la Mère de Dieu, glorifiée dans sa chair virginale, commence de régner au ciel. Il ne suffisait pas, en effet, que le sacrifice de la Croix fût consommé et l'Hostie agréée; ce n'était pas assez que le Sauveur, une fois remonté à la droite de son Père, devînt en

56. Antienne de *Magnificat* des deuxièmes vêpres.

57. Invitatoire de matines, deuxième antienne de vêpres, etc.

58. Philip., 2, 9.

59. Antienne de *Magnificat* des premières vêpres.

lui-même la source de notre vie; il fallait encore que l'intervention de la Vierge, Épouse et Mère du Rédempteur, s'exerçât à notre avantage dans la dispensation des fruits de la Croix. De fait, d'après le plan divin, il revient à Notre-Dame de s'interposer comme médiatrice dans la répartition des richesses conquises sur le Calvaire. A la Vierge Marie de connaître, dans la lumière de gloire, les appels et besoins de tous ses enfants, et de faire découler sur chacun d'eux les eaux vivifiantes de la grâce du Christ. N'est-ce pas à la nouvelle Ève de nous communiquer le fruit de la vie, comme l'ancienne nous communiqua, par Adam, le fruit de la mort⁶⁰ ?

La fête du 15 août reçut dans les anciens livres liturgiques diverses appellations dont chacune faisait ressortir tel ou tel aspect du mystère de la Vierge. Les termes de *Dormitio* ou *Pausatio* exprimaient la douceur d'un trépas qui aurait été, dit-on, causé par l'excès de l'amour; celui de *Natale* convenait d'autant mieux à la plus insigne des fêtes de la Vierge que sa résurrection, comme celle de son Fils, présente le caractère d'une naissance complète à la vie céleste. Mais le titre d'*Assumptio* devait très justement prévaloir, puisque, si on veut bien l'entendre selon toute la largeur de sa signification, il ne désigne pas seulement le fait, aujourd'hui défini par l'Église comme divinement révélé, de l'ascension corporelle, mais il résume tout le mystère de l'exaltation sublime de la Vierge Marie, l'humble servante du Seigneur, qu'il plut à Dieu d'élever jusqu'au ciel pour qu'elle y règne à la droite de son Fils unique.

La Nativité de la Vierge Mère

L'Église fête le 8 septembre la naissance de la Vierge Marie. Ce n'est plus en ce jour ni la solennité ni l'éclat de l'Assomption, dont la liturgie célèbre avec tant de magnificence la gloire de Notre-Dame siégeant au sommet des cieux. Mais la fête du 8 septembre doit précisément à son intimité et à son exquise fraîcheur le charme qui lui est propre. C'est vraiment la Noël d'automne. D'ailleurs, sur notre calendrier, la Nativité de la Vierge occupe une place qui lui convient à merveille, puisqu'elle se célèbre au début d'une saison où, après avoir subi les brûlantes ardeurs de l'été, la nature se détend, s'apaise et déjà se repose. Le soleil ne projette plus sur la terre sa clarté aveuglante, mais il répand sur toutes choses une lumière dont rien ne peut égaler la dou-

60. « Per te fructum vitae communicavimus », quatrième antienne de laudes.

ceur. Nulle saison n'est plus propice que l'automne pour fêter la Vierge Marie dans le plus paisible, le plus silencieux et, en un certain sens, le plus joyeux de ses mystères.

L'Église de Jérusalem fut la première à consacrer le souvenir de la nativité de Notre-Dame par une fête que Rome connaissait sûrement avant la fin du VII^e siècle⁶¹. Elle se répandit assez vite dans tout l'Occident, en France notamment. Saint Fulbert contribua, sans doute, pour une large part à la diffusion de cette fête que la ville de Chartres, dont il fut l'évêque, célèbre encore de nos jours avec ferveur.

La fête du 8 septembre est sûrement au nombre des solennités les plus joyeuses de l'année liturgique. Dans les antiennes et répons de l'office, l'Église nous recommande sans cesse de célébrer la naissance de la bienheureuse Marie avec un réel plaisir : *cum jucunditate nativitatem beatæ Mariæ celebremus*⁶². Cette joie, il est vrai, est une joie intime et très douce, la joie d'une aurore. Il convient, en effet, comme le déclare saint Jean Damascène, de « célébrer joyeusement le jour natal de l'allégresse du monde⁶³ ».

N'est-ce pas, de fait, le jour où la Vierge naquit en ce monde pour lui donner le Sauveur promis et attendu depuis des siècles, comme nous le rappelle l'évangile de la messe⁶⁴, que Dieu inaugura la réalisation de la grande promesse qu'il avait faite à Abraham et à David? D'ailleurs, en appliquant à la Mère de Dieu l'épître, tirée du livre des Proverbes⁶⁵, l'Église nous fait entendre que, dans la pensée divine, et depuis toujours, le Fils de la Vierge est aussi inséparable de sa Mère que la fleur l'est de sa tige.

En tout cas, dès sa naissance, la Vierge Marie est l'humble source d'où jaillira, sous l'action fécondante de l'Esprit-Saint, la Lumière et la Vie. Notre-Dame, comme le chante si joliment le beau répons *Stirps Jesse*, est la tige délicate qui ne se détache

61. A Jérusalem on célébrait, le 8 septembre, la mémoire de la Nativité dans une basilique située, auprès de la piscine probatique, sur l'emplacement de la maison où, suivant la tradition, serait née la Sainte Vierge. Cf. Dom Pierre DE PUNIER, *La fête de la Nativité de la Vierge*, dans *Vie et Arts liturgiques*, 1926, pp. 481-489.

62. Cinquième antienne de vêpres, premier et deuxième répons de matines, etc. — Nous avons conservé les répons et antiennes de l'office primitif, tous propres à la fête. Nous n'avons plus aucune des pièces primitives de la messe. Cependant celles qui se chantent aujourd'hui sont attribuées à la Nativité dès le XI^e siècle.

63. *In Nativitatem B.V.M.*, Homilia I, P. G., 96, 662.

64. La généalogie du Christ, d'après saint Matthieu, I, 1-16.

65. L'épître *Possedit me*, Prov., 8, 22-35. Ce passage est employé également dans la messe du 8 décembre.

du vieux tronc de Jessé que pour produire la fleur sur laquelle reposera l'Esprit de Dieu : *Stirps Jesse virgam produxit, virgaque florem, et super hunc florem requiescit Spiritus almus*⁶⁶. Voilà pourquoi le jour même où nous honorons la naissance de la Vierge, nous célébrons déjà la gloire de sa future maternité⁶⁷. Rien ne fait mieux ressortir la signification de notre fête que cette gracieuse antienne sur laquelle se termine la solennité : «^s Ta naissance, ô Vierge, Mère de Dieu, fut pour le monde entier l'annonce de la joie, car c'est de toi qu'est né le Soleil de justice, le Christ notre Dieu, qui détruisant la malédiction octroya la bénédiction, et confondant la mort nous donna la vie éternelle⁶⁸. » Ainsi la Vierge Marie n'est venue en ce monde que pour engendrer à la vie de la chair celui qui, par sa mort selon la chair, nous donna la vie de l'éternité.

A la naissance de la Vierge, personne ne prévoyait les merveilles que le Seigneur se réservait d'opérer en cette enfant qui, un jour, serait élevée au-dessus des hiérarchies célestes. Aussi convenait-il que la naissance de la Mère de Dieu fût aussi humble et cachée que devait l'être plus tard celle du Sauveur. Mais, aujourd'hui, en célébrant le 8 septembre la Nativité de la Vierge, comment ne pas songer à cette autre naissance, dont l'anniversaire remplira bientôt de paix et de joie tout l'univers ?

La paix, dont l'Église sollicite l'accroissement dans la collecte de la messe, est évidemment la paix que le Sauveur lui-même apporta, le jour de Noël, aux âmes de bonne volonté. Mais la Vierge Mère ne peut accroître en nous la vraie paix, la paix du Christ, que par l'exercice de sa maternité spirituelle. Après avoir enfanté le Christ selon la chair pour le donner au monde, Notre-Dame continue, par son intercession toute-puissante et par ses mérites, de l'engendrer dans les âmes, et de faire grandir en elles l'influence de celui qui, nous dit saint Paul, est lui-même notre paix : *Ipse enim est Pax nostra*⁶⁹.

De même qu'après Noël, l'Église célèbre la fête du *Très saint Nom de Jésus*, elle célèbre également, aussitôt après la Nativité

66. Ce répons, ainsi que deux autres, *Solem justitiae* et *Ad nutum Domini*, sont attribués à la collaboration de Fulbert de Chartres et du roi Robert le Pieux. Le répons *Stirps Jesse*, qui figure aujourd'hui dans le processionnal monastique, a survécu dans quelques liturgies particulières.

67. Tous les chants de la messe du 8 septembre, depuis l'introït *Salve sancta Parens* jusqu'à l'antienne de communion *Beata viscera*, célèbrent la Vierge en sa maternité divine.

68. Antienne de *Magnificat* des deuxièmes vêpres. Cette antienne est la traduction littérale d'un tropaire byzantin.

69. Eph., 2, 14.

de la Vierge, une fête du *Très saint Nom de Marie*⁷⁰. Quelle que soit l'étymologie de ce nom, qu'il veuille dire, comme le pense saint Bernard, « l'étoile de la mer »⁷¹, ou bien qu'il signifie, selon l'explication la plus probable donnée déjà par saint Pierre Chrysologue, « Dame » ou « Princesse »⁷², peu importe. Pour l'Église, le nom de *Marie* résume tout le mystère de la Vierge Mère, comme le nom de *Jésus* résume toute l'œuvre du Sauveur. Tandis que le nom de *Jésus*, qui fait aujourd'hui fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, rappelle l'obéissance du Christ et son anéantissement jusqu'à la mort de la croix, le nom de *Marie*, que porte aujourd'hui la Reine des cieux, rappelle, de son côté, l'abaissement de celle qui fut, depuis Nazareth jusqu'au Calvaire, l'humble servante du Seigneur. Si donc les noms de *Jésus* et de *Marie* demeurent inséparables l'un de l'autre sur des lèvres chrétiennes, c'est parce qu'ils sont devenus, à eux deux, comme l'abrégé de l'œuvre accomplie conjointement, pour notre salut, par le Sauveur et sa Mère.

Les fêtes de dévotion

Sur le calendrier de l'Église universelle figurent encore bien d'autres fêtes qui, dans le cours des siècles, et surtout à l'époque moderne, furent instituées en l'honneur de la Sainte Vierge. Ces fêtes doivent leur existence à des causes très diverses. Elles ont évidemment pour but d'affermir la confiance du peuple chrétien envers Notre-Dame, et d'entretenir sa gratitude. Mais comme elles sont loin de présenter, au point de vue liturgique, l'intérêt des grandes fêtes mariales dont nous venons de parler, nous ne saurions nous y attarder sans sortir du cadre de cet article. D'ailleurs, il n'est pas impossible que, le jour où l'Église procédera à une réforme du calendrier selon les principes posés par le bienheureux Pie X, quelques-unes de ces fêtes soient éliminées, ou que, du moins, le rite en soit réduit.

La *Commémoration de Notre-Dame du Mont-Carmel*, le 16 juillet, et *Notre-Dame de la Merci*, le 24 septembre, étaient originellement des fêtes propres à deux familles religieuses, la pre-

70. Propre d'abord à un diocèse d'Espagne, cette fête fut étendue par Innocent XI à l'Église universelle en souvenir de la victoire remportée sur les Turcs, sous les murs de Vienne, le 12 septembre 1583.

71. « Quod interpretatum *maris stella* dicitur, et Matri Virgini valde convenienter aptatur », première leçon du deuxième nocturne de matines.

72. « Maria haebraeo sermone, latine *Domina* nuncupatur », Homélie du troisième nocturne.

mière, à l'Ordre des Carmes, et la seconde, à l'Ordre des Mercédaires, fondé pour le rachat des captifs. Ce n'est que tardivement, et non sans hésitation, que le Saint-Siège étendit ces deux fêtes à l'Église universelle⁷³. La *Maternité de la bienheureuse Vierge Marie* (11 octobre), supprimée par Pie X, mais rétablie par Pie XI en 1931, à l'occasion du quinzième centenaire du concile d'Ephèse, est une commémoration assez pâle, il faut l'avouer, du grand mystère que l'Église célèbre, selon toute son ampleur et dans son vrai cadre, au temps de Noël⁷⁴. L'*Apparition de la bienheureuse Vierge Marie immaculée* (11 février), tout en commémorant l'intervention miraculeuse de Lourdes, honore surtout la Vierge dans son immaculée conception⁷⁵. La *Dédicace de Sainte-Marie-aux-Neiges* (5 août) est tout simplement l'anniversaire de la consécration de la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure, qu'on peut considérer comme le centre liturgique du culte de Notre-Dame⁷⁶.

Les deux fêtes mineures qui semblent avoir aujourd'hui la préférence du peuple chrétien sont le *Très saint Rosaire* (7 octobre) et la *Présentation de la bienheureuse Vierge Marie* (21 novembre). La solennité du saint Rosaire n'était à l'origine qu'une simple fête de confrérie, mais depuis la fameuse victoire de Lépante sur les Turcs, que Pie V lui-même attribua à l'intercession souveraine de la Mère de Dieu, son rayonnement, ces dernières années surtout, n'a cessé de s'étendre. La fête du Rosaire considère la Vierge Marie selon qu'elle participa aux mystères du Christ. La collecte de la messe demande précisément qu'une fervente récitation du rosaire nous obtienne la grâce de nous assimiler le contenu de ces mystères et d'en retirer les fruits qu'ils nous réservent : *Ut haec mysteria sacratissimo beatæ Mariae Virginis rosario recolentes, et imitemur quod continent et quod promittunt assequamur*⁷⁷.

73. La *Commémoraison de Notre-Dame du Mont-Carmel* fut concédée à l'Église universelle en 1726, et *Notre-Dame de la Merci* en 1896. Cf. DOM B. CAPELLE, *Maria*.

74. Cette fête a d'ailleurs l'inconvénient d'être célébrée quelques jours à peine après la fête du très saint Rosaire. On est étonné de ne pas trouver comme évangile du jour soit le récit de l'Annonciation, soit celui de la Nativité.

75. Cf. Invitatoire de l'office, collecte, préface de la messe, etc.

76. On ne peut regretter que l'anniversaire de cette dédicace soit célébré dans toute l'Église. La basilique de Sainte-Marie-Majeure mérite, en effet, d'être considérée comme le grand sanctuaire marial de toute la chrétienté. C'est à Sainte-Marie-Majeure que se célèbrent les grandes solennités de la Vierge Mère, notamment la fête de Noël.

77. En vertu de sa maternité divine, la Vierge Marie participe à tous les mystères de son Fils, même ceux où elle n'intervient pas directement. Il est clair que cette participation n'est pas limitée aux

Quant à la *Présentation de la bienheureuse Vierge Marie*, qu'on fêtait à Jérusalem dès le VI^e siècle, son existence repose sur les données d'un écrit apocryphe. Mais, à vrai dire, ce que l'Église romaine célèbre en cette solennité, dont la liturgie a l'avantage d'être très sobre, c'est beaucoup moins un fait légendaire que la Vierge elle-même dont le cœur est devenu le vrai temple du Seigneur et le sanctuaire de l'Esprit : *Templum Domini, sacrarium Spiritus Sancti*, comme le chante l'antienne de *Magnificat*⁷⁸. De la Présentation de Notre-Dame se rapproche tout naturellement la fête récente du *Cœur immaculé de Marie*, que l'Église propose à notre dévotion comme le digne habitacle du Saint-Esprit : *dignum Spiritus Sancti habitaculum*⁷⁹.

CONCLUSION

Pour être vraiment filiale — avons-nous dit ailleurs — il faut que notre dévotion envers la Sainte Vierge devienne chose extrêmement simple, aisée, on pourrait presque dire, naturelle. Elle ne doit pas s'encombrer d'une multitude de formules, ni d'une accumulation de petites pratiques dont on s'acquitte avec plus ou moins de ferveur selon les jours. Car elle consiste essentiellement dans une attitude profonde de l'âme, une certaine orientation de l'esprit et du cœur, qui nous porte à vivre sous le regard de Notre-Dame, comme l'enfant vit libre et joyeux sous le regard vigilant de sa mère. La vraie dévotion à la Vierge se traduit par un sentiment habituel et très vif de sa présence, de sa tendresse, de sa protection, par un irrésistible besoin de recourir à elle dans les plus menus détails de notre existence journalière, surtout dans nos peines et nos épreuves⁸⁰.

Or, pour acquérir une semblable disposition, il n'y a pas de moyen plus sûr et plus efficace que de vivre de la vie même de l'Église et de faire nôtre sa prière. Nous avons déjà pu nous rendre compte, au cours des pages qui précèdent, de la place que la Vierge Marie occupe dans l'année liturgique. Mais, notons-le bien, l'Église ne célèbre pas seulement la Mère de Dieu dans les grandes fêtes mariales qu'elle lui a consacrées : elle ne se contente pas, non plus, durant certaines périodes liturgiques,

quinze mystères que propose la récitation du Rosaire. Le nombre 15 est aussi artificiel que celui des 7 douleurs.

78. Cf. également la collecte de la messe.

79. Collecte de la messe. — Cette fête se célèbre le 22 août, jour octave de l'Assomption.

80. *L'Angelus et la piété chrétienne*, p. 3.

telles que l'Avent, le temps de Noël et de l'Épiphanie, de faire paraître Notre-Dame, en tant que Mère du Rédempteur, au premier plan des mystères que celle-ci vécut avec son propre Fils, pour le salut du monde. C'est tous les jours de l'année que l'Église, par sa liturgie, nous maintient sous la dépendance de Notre-Dame. N'offre-t-elle pas, chaque jour, le sacrifice eucharistique, comme le rappellent avec insistance les prières de la messe, très spécialement en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours Vierge, et pour faire valoir la puissance de son intercession⁸¹ ? Depuis longtemps déjà, la salutation angélique, jointe à l'oraison dominicale, fait partie des prières préparatoires à la récitation de l'office divin. Jamais l'Église n'achève la célébration solennelle des heures canoniques sans invoquer la Vierge Marie et la saluer par l'une ou l'autre de ses plus gracieuses et de ses plus tendres antiennes. Jamais, non plus, à l'office de vêpres, qui de toutes les heures du jour est la plus solennelle, l'Église n'omet le chant du *Magnificat*, pas même aux fêtes les plus sombres de l'année. Enfin c'est déjà, depuis des siècles, que le samedi est dédié à Notre-Dame, et si le calendrier n'était pas surchargé de fêtes, comme il l'est actuellement, nous aurions la joie de voir s'achever la plupart des semaines de l'année par la célébration d'un office et d'une messe en l'honneur de la Mère de Dieu⁸².

La très large place que, dans son année liturgique, l'Église assure au culte de la Vierge Mère est donc bien de nature à satisfaire aux exigences de notre dévotion envers elle. Aussi serait-ce une grave erreur, à notre avis, que de vouloir multiplier inconsidérément les fêtes particulières de Notre-Dame, sous prétexte de l'honorer davantage et de favoriser la piété mariale. Comme le disait ici même, et très judicieusement, un de nos meilleurs liturgistes : « Avec la multiplication des fêtes, c'est l'idée même de fête qui disparaît avec ce qu'elle comporte de solennité et de joie⁸³. » En outre les fêtes nouvelles ne peuvent se multiplier

81. Il est fait spécialement mention de Notre-Dame, dans la prière *Suscipe sancta Trinitas*, avant la secrète; dans le *Communicantes* du canon; dans l'embolisme du *Pater*, la prière *Libera nos*. Les rubriques du missel prévoient très souvent la récitation d'oraisons de *Sancta Maria*, qui varient selon les saisons. Naturellement la Mère de Dieu est toujours mentionnée au début de l'oraison *A cunctis*, qui se récite normalement les dimanches ordinaires et les jours de fête.

82. Au X^e siècle le samedi est déjà consacré à la Sainte Vierge. Nous savons par saint Pierre Damien (P. L., 145, 565-567), et par l'auteur du *Micrologus* (P. L., 151, 1029), qu'au XI^e siècle la messe sabbatine *De Sancta Maria* se célébrait partout. Cf. DOM CAPELLE, *op. cit.*, p. 234.

83. DOM B. BOTTE, *Le cycle liturgique et l'économie du salut*, dans *La Maison-Dieu*, 30, 1952, p. 76.

sans que ce soit au détriment des anciennes qui, d'ordinaire, sont non seulement les plus vénérables, mais les plus importantes et les plus riches du cycle liturgique. De plus, la multiplication des fêtes et des octaves a le réel inconvénient de détruire l'équilibre du calendrier, d'engendrer la monotonie et d'entraver la célébration de l'office dominical, que la sage réforme du bienheureux Pie X avait précisément pour but de remettre en honneur⁸⁴.

Enfin, si nous voulons conserver à notre dévotion envers Notre-Dame son allure vraiment filiale, c'est-à-dire son élan, sa fraîcheur et sa simplicité, gardons-nous surtout de séparer le culte de la Vierge Mère de celui que nous rendons à son Fils, le Christ Jésus, notre Sauveur⁸⁵. Comme nous le disions en commençant, les mystères de Marie sont les mystères de Jésus, et sa gloire est le rejaillissement de la gloire de Jésus.

Dom E. FLICOTEAUX, m. b.

Abbaye Sainte-Marie des Deux-Montagnes (Canada).

84. En 1953 trois dimanches de suite ont dû céder la place aux fêtes récentes de la *Maternité* et du *Christ-Roi*, et à celle de la *Tous-saint*. Ce n'est pas sans raison que Pie X avait éliminé un certain nombre de fêtes de Notre-Dame qui se célébraient régulièrement le dimanche, comme la *Maternité*, la *Pureté*, le *Patronage de la Bienheureuse Vierge Marie*. D'ailleurs on n'est jamais à court de bonnes raisons pour solliciter de nouvelles fêtes.

85. Les images et statues de Notre-Dame qui parlent le plus à notre cœur seront toujours celles qui représentent la Vierge Marie tenant en ses bras, pour nous le donner, le Fils de sa virginité. Dans l'art religieux du Moyen-Age, il était très rare que la Vierge fût représentée autrement que portant l'Enfant Jésus dans ses mains ou le tenant sur ses genoux, comme sur un trône. Ce n'est guère qu'à l'époque moderne, sous l'influence des apparitions du siècle dernier, qu'on s'est plu à représenter la Vierge solitaire. Pourquoi avoir abandonné sur ce point la tradition médiévale dont on ne peut méconnaître le sens théologique? D'ailleurs, en un temps où la doctrine mariale n'avait pas tout le développement qu'elle a reçu depuis, nos ancêtres devaient à la liturgie, dont leur âme était pénétrée, cette piété si solide et si délicate envers la Vierge Mère qui nous a valu, dans le domaine des lettres et des arts, tant de purs chefs-d'œuvre.